

Thème : Mémoire, vérité et réconciliation

LES JUSTES NE SONT PAS SEULEMENT CEUX QUE L'ON CELEBRE DANS LES SAINTES ECRITURES

Une femme hutu qui se fait passer pour une « folle » dangereuse afin de faire échapper des Tutsi à la folie meurtrière de 1994, un homme qui creuse dans sa maison une fosse de huit mètres de profondeur pour y cacher des victimes potentielles, le génocide perpétré au Rwanda il y a onze ans a révélé au grand jour des hommes et des femmes hutu courageux qui ont risqué leur vie pour sauver leurs frères et sœurs tutsi. Ceux-là ne figurent pas nommément dans le livre des Saints que l'on invoque chaque jour dans les prières et les églises, mais devraient avoir leur place dans l'hommage collectif rendu aux justes sortis de l'ombre lors du génocide de 1994. Trois journalistes burundais, congolais et rwandais ont rendu visite à l'un d'eux à son orphelinat sis au quartier populaire de Nyamirambo à Kigali. Son témoignage est bouleversant.

Il s'appelle Damas Gisimba, un Hutu de 44 ans, marié et père de trois enfants dont l'aîné avait huit mois lors du déclenchement du génocide. Lorsque l'avion du président Habyarimana est abattu dans la soirée du 6 avril 1994, Gisimba prenait un verre de bière. Tranquillement, avec des amis dans un bistrot situé non loin de son domicile attenant à un orphelinat légué par son père et dont il était directeur. La Radio Télévision Libre des Mille Collines (RTL) a aussitôt annoncé la mort du président de la République et a invité les gens à commencer « le travail ». Au même moment, des coups de feu et des explosions de grenades retentissent dans plusieurs quartiers de Kigali.

Les ennemis à abattre

Par réflexe, Damas Gisimba pense aussitôt aux 65 enfants qu'abrite son orphelinat. Il passe annoncer la nouvelle à son épouse qui n'était encore au courant de rien. Il va ensuite calmer les orphelins pour qu'ils ne partent pas en débandade, courant ainsi le risque de se faire tuer.

Quatre ou cinq jours après la mort du président, la chasse aux Tutsi désignés comme les ennemis à abattre avait déjà été déclenchée. De nombreuses familles tutsi avaient commencé à affluer vers l'orphelinat pour y trouver refuge. Chacune comprenait au moins cinq enfants. Mais comme les miliciens dits Interahamwe savaient qu'il y avait des Hutu qui cachaient des Tutsi, la RTL a été sans équivoque : « *Tout Hutu qui sera connu et attrapé pour avoir donné refuge aux Tutsi sera considéré comme un traître à la nation et sera abattu avant eux* »

Depuis deux semaines, les miliciens du quartier venaient chaque jour voir si Gisimba n'avait pas donné asile, dans son orphelinat, à des « *cancrelats* » qu'ils n'avaient pas pu débusquer. Et pourtant, sur les murs intérieurs, certaines traces auraient pu faire penser que des fugitifs s'en étaient servis pour grimper afin de se cacher dans les plafonds. Ce qui était le cas ! Mais les Interahamwe n'y ont jamais pensé. « *Un véritable miracle* » que Damas Gisimba ne parvient toujours pas à comprendre. Ni à expliquer aux trois journalistes de RD Congo, du Burundi et du Rwanda qu'il a reçus dans son bureau. Ceux-ci participaient à un atelier organisé par l'Institut Panos Paris portant sur le thème de la justice face au génocide.

Comme ces derniers cherchaient à savoir comment s'effectuait le ravitaillement en eau et en nourriture, M. Gisimba racontera en détail. Au milieu de la nuit, lorsque les miliciens étaient épuisés de fatigue en raison du nombre très élevé de victimes qu'ils avaient abattus dans la journée, certains des fugitifs parmi les plus solides descendaient doucement du plafond. Ils remontaient avec de petites quantités d'eau et de nourriture qu'ils donnaient à boire et à manger. Deux fois par jour aux enfants et une fois aux adultes. Tout juste assez pour ne pas succomber de soif et de faim. Quant aux conditions hygiéniques et au manque de sanitaires, Gisimba ne trouvera pas de termes pour décrire l'enfer nauséabond dans lequel les rescapés menaient leur vie au quotidien. Blottis les uns contre les autres, dans le froid et la peur.

Les fugitifs vont être découverts...

A la fin du mois d'avril 1994, l'église de la paroisse Charles Luanga située à moins de 500 mètres de l'orphelinat est attaquée. Au bas mot, 4000 Tutsi et Hutu modérés y sont massacrés à la grenade. Cette fois-ci, Damas Gisimba est convaincu que « ses rescapés » seront découverts. Dans cette église en effet, les Interahamwe avaient débusqué dans des coins et recoins improbables, y compris dans les toilettes et plafonds, des « cancrelats » qu'ils avaient aussitôt abattus. Mais lorsque le lendemain, ils revisitent l'orphelinat de Nyamirambo et font subir à Damas Gisimba un interrogatoire musclé pour la énième fois, il leur répète comme un refrain qu'aucun Tutsi n'avait trouvé refuge chez lui.

Pendant plus de deux mois, le même scénario se répète. Les mêmes questions sont posées et les mêmes menaces sont proférées par la RTLM. Tout Hutu qui osera abriter des Tutsi sera découpé en petits morceaux. *« Chaque matin, au lever du jour, je pensais que ce serait le dernier de ma vie sur cette terre. Il aurait suffi qu'un des fugitifs soit pris d'une légère toux ou qu'un enfant pleure pour que toute ma stratégie conduise à l'hécatombe et que je sois brûlé à petit feu. Mais mon unique préoccupation, la seule qui comptait dans mon esprit était de sauver la vie à des voisins de quartier. De la sorte, le jour de ma mort, je n'aurai pas le sentiment de partir dans l'au-delà avec des mains sales »*, déclare calmement Damas Gisimba à ses trois interlocuteurs.

Ainsi va la vie ou ce qui en tient lieu dans cet orphelinat de Nyamirambo jusqu'au 21 juin 1994. Ce jour-là, les miliciens découvrent dans la cuisine cinq Tutsi cachés. Ils seront torturés jusqu'au petit matin afin qu'ils indiquent à quel endroit précis de l'orphelinat se cachaient d'autres Tutsi. Un miracle de plus s'est produit. Les miliciens ne savent toujours pas qu'un groupe a trouvé refuge dans le plafond. Refus obstiné, les cinq Tutsi refusent obstinément à faire une quelconque révélation. Ils seront achevés par balles peu avant 7 heures du matin et seront jetés dans une fosse commune à l'entrée de l'orphelinat que les miliciens avaient laissé ouverte car, selon eux, elle n'était pas encore *« suffisamment remplie de cancrelats »* conformément aux instructions incessantes diffusées chaque jour par RTLM.

Fous de rage

Le lendemain du massacre des cinq Tutsi, les Interahamwe de Nyamirambo apprennent que Damas Gisimba cachait des Tutsi depuis deux mois. Fous de rage, ils se dirigent en masse vers l'orphelinat pour y faire leur *« travail quotidien »*. Ils ne savaient pas qu'un autre miracle allait se reproduire et assurer la survie des rescapés. En effet, le hasard a voulu que ce jour-là, un américain du nom de Karl Wilkens et qui travaillait pour une ONG appelée ADRA soit arrivé sur les lieux quelques minutes avant les miliciens. Il emmenait de l'eau pour les orphelins. Mais lorsque Karl Wilkens demande aux miliciens ce qu'ils cherchaient, ils lui répondent cyniquement que c'est pour protéger les orphelins d'une attaque de l'Armée Patriotique Rwandaise (APR). Ses troupes étaient effectivement aux portes de la capitale.

Les miliciens lui précisent que l'APR a l'habitude, à chacune de ses attaques, de massacrer exclusivement les Hutu et de repartir avec les Tutsi. Karl Wilkens sollicite alors l'intervention des gendarmes qu'il tiendra ensuite à l'œil afin qu'ils protègent l'orphelinat jusqu'au 1er juillet 1994.

Entre-temps, depuis le 22 juin 1994, Damas Gisimba avait trouvé refuge à l'église Saint Michel. Un des miliciens qui comptait parmi ses amis et qui avait assisté à la réunion des Interahamwe les a précédés pour l'alerter et lui sauver ainsi la vie. Il leur indiquera que Gisimba avait été tué depuis plusieurs semaines et qu'il avait vu de ses propres yeux son corps mutilé.

Ce sera donc une énorme surprise lorsque l'un des leaders des Interahamwe le découvrira vivant à Saint Michel et lui décrira comment, lui, il tuait les Tutsi. *« Tu sais Damas, moi je ne suis pas sadique, je suis un homme bon, je*

ne hais point les Tutsi. Chaque fois que j'en attrapais, je les tuais tout d'un coup, contrairement à ceux qui commencent par les torturer ».

« Vous mentez mon général ! »

Onze ans après le génocide, Damas Gisimba n'a rien oublié de ces interminables journées et de ces nuits sans fin où tout pouvait basculer pour un rien. Aujourd'hui, c'est un homme fier et heureux de cet exploit accompli comme il le confiera au trio des journalistes auquel il a accordé un entretien. *« L'année dernière, le 6 avril 2004, dix ans après le déclenchement du génocide, nous nous sommes retrouvés tous ensemble avec les rescapés de l'orphelinat. Nous avons partagé ce que nous avions, de la nourriture et des boissons... »* a déclaré Damas Gisimba avec une satisfaction à peine dissimulée.

Très sollicité, Damas Gisimba l'est de plus en plus après l'installation des juridictions Gacaca. Il n'y a pas longtemps, il a été cité à comparaître comme témoin à décharge par Laurent Munyakazi, général de brigade au moment du génocide. Cet homme a eu du coulot, s'indigne M. Gisimba. Me désigner comme quelqu'un qui l'a vu, lui et ses hommes, en train de se battre pour protéger l'orphelinat contre les attaques des miliciens ? *« Vous mentez mon général »*, fut l'unique réponse de Damas Gisimba. Et lorsqu'au cours des mêmes procès Gacaca, il croise les yeux de ceux qui ont livré ou dénoncé des Tutsis en cachette lesquels ont ensuite été envoyés à la mort, il perçoit dans l'expression de leur visage beaucoup de honte et de remords.

« Quand je serai vieux et que je n'aurai plus la force de travailler ou de me procurer de quoi boire, j'espère que les enfants à qui j'ai sauvé la vie au risque de perdre la mienne se souviendront de ce que je leur ai fait et m'apporteront un verre d'eau ». Tel est l'homme qui, sans faire beaucoup de bruit dans sa vie quotidienne, figure parmi les héros que l'on célèbre désormais le 1^{er} février de chaque année au Rwanda.

Les justes ne sont pas seulement ceux qui figurent dans les Saintes Ecritures ou que l'on chante chaque jour au cours des cultes des églises. Ce sont également ces hommes et ces femmes inconnus comme Damas Gisimba qui, de façon héroïque, se sont illustrés lors du génocide de 1994. Lorsqu'ils auront quitté ce monde, eux aussi mériteront leur *« monument de héros »*, en hommage à tous ceux dont le réflexe « naturel » aurait été de laisser faire ou d'être complices des assassins mais qui, au contraire, ont pris des risques considérables pour protéger les autres.

Ce sont des « Tutsi gentils » qu'on laisse passer

Le 1er juillet 1994, trois jours avant que la ville de Kigali ne soit prise d'assaut par l'APR, un bus de l'office national de transport en commun (ONATRACOM) se présente pour évacuer les enfants de l'orphelinat de Damas Gisimba. En effet, tout le monde craint que l'assaut final ne donne lieu à des combats extrêmement violents et meurtriers entre les belligérants.

Tout à coup, des centaines de rescapés cachés depuis trois mois dans les plafonds de l'orphelinat descendent en masse et se mêlent aux orphelins dans le bus de l'ONATRACOM afin d'être évacués avec eux. A la vue de ces Tutsi estimés à près de quatre cent, les miliciens sont fous furieux. Un si grand nombre de « cancrelats » ont pu échapper à leur vigilance !

Karl Wilkens, l'Américain susmentionné était sur les lieux et a empêché les Interahamwe à se livrer à leur « travail » quotidien. Lorsque le bus de l'ONATRACOM s'arrête aux barrages gardés par les miliciens, les quatre cent rescapés de l'orphelinat de Gisimba sont présentés comme des « Tutsi gentils » délibérément épargnés. Pour les Interahamwe, seuls les « Tutsi méchants » ont été punis et n'ont eu que le sort qu'ils méritaient. Ceux de l'orphelinat de Gisimba ne constituent qu'un petit échantillon parmi les milliers et milliers de « bons Tutsi » à qui ils ont laissé la vie sauve. De façon cynique, les miliciens affirmeront que les rescapés de l'orphelinat de Gisimba, eux, n'avaient rien à voir avec ces « cancrelats ».

**Edmond Toyi
Agence Net Press
Bujumbura, Burundi**